

Anna Arzoumanov & Cécile Narjoux (dir.)



*Bérroul*

*Rabelais*

*La Fontaine*

*Saint-Simon*

*Maupassant*

*Lagarce*

V Rullier – 979-10-231-2065-3





STYLES, GENRES, AUTEURS N°11

## TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES

collection dirigée par Olivier Soutet

### « Bibliothèque des styles »

#### *Styles, genres, auteurs*

- 1 Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon
- 2 Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux
- 3 *La Chanson de Roland*, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet
- 4 *La Queste del Saint Graal*, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris
- 5 Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras
- 6 *La Suite du roman de Merlin*, Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse
- 7 Du Bellay, Rotrou, Diderot, Verlaine, Gracq
- 8 Jean Bodel, Adam de la Halle, Viau, Des Périers, Voltaire, Hugo, Bernanos
- 9 Chrétien de Troyes, Ronsard, Fénelon, Marivaux, Rimbaud, Beckett
- 10 Charles d'Orléans, Montaigne, Racine, Crébillon, Aloysius Bertrand, Robbe-Grillet

*La Réécriture : formes, enjeux, valeurs  
autour du Nouveau Roman*  
Anne-Claire Gignoux

*René Char : une poétique de résistance Être et  
faire dans les « Feuilles d'Hypnos »*  
Isabelle Ville

*Écrire l'énigme*  
Bernard Magné  
& Christelle Reggiani (dir.)

*Une syntaxe du sensible*  
*Claude Simon et l'écriture de la perception*  
David Zemmour

### « Études linguistiques »

*Référence nominale et verbale,  
analogies et interactions*

Maria Asnes

*Par les mots et les textes.*

*Mélanges de langue, de littérature  
et d'histoire des sciences médiévales  
offerts à Claude Thomasset*

D. James-Raoul & O. Soutet (dir.)

*Empirical issues in formal syntax  
and semantics 4*

C. Beyssade, O. Bonami,  
P. Cabredo Hofherr  
& F. Corblin (dir.)

*La Polysémie*

Olivier Soutet (dir.)

*Cohérence et discours*

Frédéric Calas (dir.)

*Indéfini et prédication*

Francis Corblin, Sylvie Ferrando  
& Lucien Kupferman (dir.)

*Études de linguistique contrastive*  
Olivier Soutet (dir.)

*Langue littéraire  
et changements linguistiques*  
Françoise Berlan (dir.)

*Les Moyens détournés d'assurer son dire*  
Corinne Rossari (dir.)

*Le Subjonctif en français moderne*  
*Esquisse d'une théorie modale*  
Hans Lagerqvist

*Linguistique, cognition et didactique*  
*Principes et exercices de linguistique didactique*  
Samir Bajric

*L'Emphase.*

*Copia et brevitatis (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*  
Mathilde Lévesque & Olivier Pédeffous

*L'Hyperbate.*

*Aux frontières de la phrase*  
Anne-Marie Paillet & Claire Stolz (dir.)

Anna Arzoumanov &  
Cécile Narjoux (dir.)

Bérroul, Rabelais,  
La Fontaine, Saint-Simon,  
Maupassant, Lagarce



Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de langue française  
et l'équipe « Sens, texte, histoire » (EA 4089) de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres  
de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011  
© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN de la version papier : 978-2-84050-801-4  
PDF complet – 979-10-231-2057-8

Avant-propos – 979-10-231-2058-5

I Marcotte – 979-10-231-2059-2

II Menini – 979-10-231-2060-8

III Fortin – 979-10-231-2061-5

III Welfringer – 979-10-231-2062-2

IV Géraud – 979-10-231-2063-9

IV Raviez – 979-10-231-2064-6

**V Rullier – 979-10-231-2065-3**

V Helms-Maulpoix – 979-10-231-2066-0

VI Leca – 979-10-231-2067-7

VI Laferrière – 979-10-231-2068-4

Composition : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)  
version numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

## **SUP**

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

CINQUIÈME PARTIE

**Maupassant**





## LA CARACTÉRISATION NÉGATIVE DANS QUELQUES NOUVELLES DE MAUPASSANT

*Françoise Rullier*  
*Université Paris-Sorbonne*

Les théoriciens s'accordent pour appeler « caractérisation » tout ce qui dépasse le purement informatif dans un texte, cependant les définitions varient en extension. Pour Georges Molinié<sup>1</sup>, la notion de caractérisation au sens large concerne l'ensemble du discours et touche tous les secteurs de l'analyse stylistique. Nous n'approfondirons pas la distinctions entre une caractérisation générale et une caractérisation spécifique (ce qui fait que nous serons amenée à parler de l'actualisation), mais réduirons volontairement le concept à la caractérisation du référent, reprenant à Fromilhague et Sancier la notion d'« expression de qualités ou de propriétés assignées au référent »<sup>2</sup> qu'on trouve aussi chez Cressot : « La caractérisation n'existe donc pas nécessairement dans le mot, mais dans une intention de l'esprit qui classe tel détail dans des catégories de valeurs morales ou esthétiques ou simplement descriptives. [...] Qu'est-ce que l'on caractérise ? Non pas un mot mais la notion contenue dans un mot »<sup>3</sup>. Notre étude portera sur les éléments du texte qui sont là pour orienter l'interprétation du référent en jouant sur une axiologie.

Seront donc considérés comme éléments caractérisants les noms (et en particulier les désignateurs en ce qui concerne les personnages – l'expression « grand-mère », par exemple, est en elle-même une

1 Georges Molinié, *La Stylistique*, Paris, PUF, 1993.

2 Catherine Fromilhague et Anne Sancier-Château, *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Dunod, 1996, p. 207.

3 Marcel Cressot, Laurence James, *Le Style et ses techniques* [1947], Paris, PUF, 1996, p. 132.

caractérisation) et les éléments d'amplification qui les accompagnent sous forme d'épithète ou d'apposition, adjectifs, compléments du nom et subordinées relatives, à quoi il faut ajouter les constructions absolues détachées et certains compléments circonstanciels, ainsi que les images qui mettent les référents en rapport avec un autre ordre de réalité et ont toujours une valeur caractérisante (périphrase, comparaison, métaphore ou effets de caractérisation impertinente).

Dans les nouvelles de Maupassant inscrites au programme restreint<sup>4</sup>, deux systèmes de caractérisation totalement différents s'appliquent selon qu'il s'agit de décrire des personnages ou de décrire la nature.

142

Les éléments caractérisants qui s'appliquent à la nature ne sont généralement pas porteurs d'indications axiologiques, même s'ils véhiculent une interprétation subjective du monde. Les bords de l'eau sont érotisés et la nature est sexuée : « des terres remuées », « une sombre verdure de forêts » (p. 143). Dans « Une partie de campagne », la nature représente l'univers sensuel où s'exacerbe le désir, tout nous parle d'amour et de pénétration : « L'oiseau se remit à chanter. Il jeta trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des modulations très lentes » (p. 152). On reconnaît la même démarche descriptive dans « Histoire d'une fille de ferme ».

Dans « La femme de Paul », la caractérisation fait de la rivière un espace mortifère, une subordinée relative donne le ton : « Le bras de la rivière (qu'on appelle le bras mort) » (p. 166,) un participe passé adjectival reprend le thème de la mort : « L'île est étranglée » (p. 167), un complément circonstanciel de manière reprend l'isotopie : « le bras rapide, plein de tourbillons, de remous, d'écume, roule avec des allures de torrent » (p. 167), un symbole enfin achève de mettre en place la violence de la relation à la nature : « alors, pris d'impatience, il se mit à tirer, et tout le gosier saignant de la bête sortit avec un paquet d'entrailles » (p. 174).

---

4 *La Maison Tellier*, édition présentée, établie et annotée par Louis Forestier, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1973 et 1995. Les numéros de page entre parenthèses y font référence.

Quand il s'agit des personnages, au contraire, la caractérisation est toujours axiologique, elle transmet et impose des jugements.

La médiocrité des êtres ne se révèle pas au terme d'un processus de découverte, elle est donnée d'emblée par une caractérisation négative. Les personnages sont placés sur une échelle de valeurs simple et presque simpliste, posée au départ. La peinture péjorative met en place des types grotesques plus proches de la caricature et de Daumier (ceux qui sont visés sont souvent des bourgeois) que de l'imitation nuancée de la personne qui caractérise la construction du personnage romanesque. C'est justement que nous ne sommes pas dans un type d'écriture romanesque et cette caractérisation qu'on pourrait qualifier de hâtive est liée au genre narratif choisi, le récit bref, qui ne laisse pas le temps pour l'analyse et s'appuie pour construire ses actants sur des stéréotypes (M. Caravan est le prototype du bureaucrate, M. Dufour celui du boutiquier).

Or, c'est dans le traitement du personnage que la nouvelle et le roman se séparent le plus nettement. Tandis que le roman semble trouver sa fin dans la ressemblance du portrait, la nouvelle est un récit pressé qui se définit par l'économie des moyens<sup>5</sup>. Elle doit dès les premières lignes amener l'intrigue et poser les actants. Maupassant se contente d'une relative pauvreté des éléments psychologiques, la mise en place des personnages est rudimentaire et se fait par des éléments caractérisants, ce qui permet un début enlevé et une écriture rapide.

La médiocrité physique est l'image de la médiocrité morale : M. Caravan, dans « En famille », est d'emblée présenté comme un corps grotesque par le choix des adjectifs : « un homme petit et gros, la figure bouffie, le ventre tombant entre ses jambes ouvertes, tout habillé de noir et décoré » (p. 103). Une comparaison nous fait passer de l'aspect physique à l'éthopée : « il entra au ministère à la façon d'un coupable qui se constitue prisonnier » (p. 103). Les éléments qui évoquent son aspect extérieur sont réinterprétés par trois adjectifs évaluatifs hétérogènes mais coordonnés, avec un beau déroulement en cadence majeure qui forme cependant pour le sens un zeugma : « il était

5 Voir Françoise Rullier, *Les Genres narratifs*, Paris, Ellipses, 2006.

devenu, du jour au lendemain, un autre Caravan, rincé, majestueux et condescendant. » (p. 105). Des groupes nominaux en construction absolue détachée achèvent le portrait à charge : « Caravan, la face bouffie, ses maigres cheveux en désordre, très laid » (p. 111). Même sa douleur donnée comme vraie est grotesque : « Caravan vautré sur le lit, beuglant presque » (p. 111).

Les personnages qui l'entourent forment un monde où toute caractérisation tourne au déplaisant, même celle des inconnus : « C'étaient de grosses dames aux toilettes farces, de ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la distinction dont elles manquent par une dignité intempestive » (p. 102). La famille est taillée à l'aune de son chef. La femme est « laide [...] de petite taille et maigrelette » (p. 107), même les enfants reçoivent des caractères péjoratifs, les adjectifs s'allient aux choix lexicaux axiologiques et le mouvement de la caractérisation s'achève dans un complément de nom : « Philippe-Auguste était un vilain mioche, dépeigné, sale des pieds à la tête, avec une figure de crétin » (p. 109). Et le reste de la famille est pareillement stigmatisé par les adjectifs, les compléments et la comparaison à l'animal fortement dégradante : « La femme, grande, grosse, avec un ventre d'hydropique qui rejetait le torse en arrière [...]. Le mari, un cordonnier socialiste, petit homme poilu jusqu'au nez, tout pareil à un singe » (p. 127). L'écriture, caractérisant avec outrance, tire les éléments vers l'excès et tend vers l'hyperbole.

La caractérisation est quelquefois uniformément négative comme on vient de le voir dans « En famille », quelquefois bipolaire comme dans « Une partie de campagne ». L'amplification s'articule alors sur une structure oxymorique.

L'opposition du négatif au positif accentue l'effet de simplification par les parallélismes qu'elle construit. Chez les hommes, ceux qui sont beaux et musclés s'opposent à ceux qui sont lourds et flasques avec leurs « laideurs secrètes » (p. 147). La beauté est liée à la sensualité et le grotesque s'oppose à l'érotique.

La symétrie des actants est redoublée par un effet de gémellité : les deux femmes, les deux boutiquiers, les deux canotiers et jusqu'aux deux lignes

de pêche semblent presque interchangeables ; pendant que le garçon aux cheveux jaunes tousse, le patron est secoué d'un hoquet violent, le couple que forme à la fin l'apprenti avec Henriette répète le couple des parents, les deux hommes appellent leur femme « ma bonne ».

La mère et la fille apparaissent comme la même femme à deux âges différents. La fille est encore jolie, bien qu'elle commence à ressembler à sa mère : « ses jambes fines jusqu'au genou » annoncent la jambe de Mme Dufour « dont la finesse primitive disparaissait à présent sous un envahissement de graisse tombant des cuisses » (p. 144). Pour dire la beauté d'Henriette, le narrateur recourt à une généralisation : « C'était une belle fille de dix-huit à vingt ans ; une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un soulèvement des sens » (p. 145). L'actualisation (sur quoi s'appuie la caractérisation générale) se modifie : la détermination spécifique qui vise des référents particuliers identifiables laisse place à une détermination générique, qui implique le renvoi à un ensemble tout entier (celui des belles filles). La généralisation est un moyen narratif de manipuler le lecteur et de guider ses jugements, elle est d'ailleurs directement adressée au narrataire et emploie des pronoms personnels qui l'impliquent (« vous », deux fois). La *doxa* prétend se référer à certaines vérités de l'ordre du général qui seraient autant de valeurs éternelles.

Dans le même temps, la caractérisation appliquée à la mère est largement négative. Le beau se renverse en grotesque : « Ses formes, secouées, tremblotaient continuellement comme de la gelée sur un plat » (p. 145). C'est d'elle que les enfants rient.

Quant aux canotiers, si semblables physiquement qu'un seul système de caractérisation leur est appliqué conjointement, ils semblent se répartir les femmes au hasard : « Un des canotiers se dévoua : il prit la mère » (p. 149).

Le fiancé d'Henriette est caractérisé négativement dès sa première mention dans le texte : « On apercevait encore la chevelure jaune d'un garçon qui, faute de siège, s'était étendu tout au fond, et dont la tête seule apparaissait » (p. 142). Le désignateur, en lui-même caractérisant, qui revient le plus souvent pour le nommer (car il n'a pas de nom,

ses cheveux jaunes lui tiennent lieu d'identité) est une description définie : « le garçon aux cheveux jaunes ». On remarque le choix lexical de « garçon » qui ne lui donne pas un statut d'homme, mais celui d'un enfant ; de plus, étymologiquement le « garçon » est de basse condition et c'est bien le cas devant sa patronne : « ayant bu de travers, toussa éperdument, arrosant la robe en soie cerise de la patronne qui se fâcha » (p. 148). Il n'est inclus dans l'appellation « deux hommes » et n'acquiert un statut de mâle, qu'à partir du moment où il regarde Henriette se balancer : « et l'escarpolette peu à peu se lançait [...], et jetant à la figure des deux hommes qui la regardaient en riant, l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin » (p. 145).

146

On note également le choix de l'adjectif de couleur « jaune » qui ne s'applique généralement pas aux cheveux. Pour dire la beauté, dans les autres nouvelles, on parle de blondeur : « avec une grâce toute parisienne, une mignonne tête blonde sous des cheveux bouclés aux tempes ; des cheveux qui semblaient une lumière frisée [...] puis devenaient, plus bas, un duvet si fin, si léger, si blond, qu'on le voyait à peine, mais qu'on éprouvait une irrésistible envie de mettre là une foule de baisers » (« Au printemps », p. 157). Si l'adjectif attendu n'est pas choisi, si les cheveux du garçon sont jaunes et non blonds, puis deviennent « sa tignasse de lin » (p. 149), c'est qu'ils n'attirent pas les baisers et sont sans beauté.

Au contraire, les canotiers entrent en texte sous la désignation de « jeunes gens », ils sont ensuite mentionnés à travers un groupe nominal caractérisant : « solides gaillards » (étymologiquement de *galia*, « la force »), leurs bras sont dépeints par des adjectifs positifs « nus, robustes », soutenus par une comparaison valorisante « comme ceux des forgerons » (p. 147). Or la nouvelle précédente, « Le papa de Simon », développe les connotations mythiques associées à l'image du forgeron : « cinq forgerons aux bras nus qui frappaient sur leurs enclumes avec un terrible fracas. Ils se tenaient debout, enflammés comme des démons » (p. 139).

Les hommes flasques sont exclus de la sensualité. Chez les femmes, par contre, le flasque peut s'allier aux délices charnelles. Si la mère apparaît comme un double grotesque de la fille, elle est quand même « épanouie et réjouissante à voir » (p. 144). Cette caractérisation s'accorde à ses

comportements : « elle se trémoussait continuellement, sous prétexte que des fourmis lui étaient entrées quelque part » (p. 147), « sa femme, prise de suffocations, dégrafait sa robe peu à peu » (p. 149).

Les éléments caractérisants, on le voit dans ce dernier exemple, participent à la construction du programme narratif des personnages, en créant des attentes. L'armature de cette écriture tendue se trouve dans une organisation simple de la matière narrative qui permet au récit de fonctionner à partir de très peu d'éléments, en évitant les justifications psychologiques.

Dans « En famille », Le docteur Chenet – qui usurpant le titre de docteur « se faisait appeler docteur » (p. 103) – est caractérisé par son habillement : « un grand maigre d'aspect débraillé, vêtu de coutil blanc très sale et coiffé d'un vieux panama » (p. 103). Cette caractérisation dépréciative inscrit dans son programme narratif la possibilité d'une erreur de diagnostic, préparée par ailleurs par les affirmations de la bru : « Bah ! elle a encore une syncope, voilà tout » (p. 110) et par les dénégations répétées de l'officier de santé : « M. Chenet prit le bras crispé, força les doigts pour les ouvrir, et, l'air furieux comme en face d'un contradicteur : — “Mais regardez-moi cette main, je ne m'y trompe jamais, soyez tranquille” (p. 111). Or, justement, il se trompe et la vieille dame n'est pas morte.

M. Dufour et son futur gendre, dans « Une partie de campagne », forment un tandem comique : « les deux hommes, tout à fait pochards, faisaient de la gymnastique. Lourds, flasques, et la figure écarlate, ils se pendaient gauchement aux anneaux sans parvenir à s'enlever » (p. 149) qui s'oppose en tous points au duo sportif des canotiers : « qui montraient dans tous leurs mouvements cette grâce élastique des membres qu'on acquiert par l'exercice » (p. 147). L'apprenti et le père, comme tous les autres personnages flasques, ne sont capables que de manger « comme un ogre » (p. 148) et de boire (ainsi en est-il également du docteur Chenet et de Caravan dans « En famille »). M. Dufour, même si la campagne l'émoustille au point qu'il pince le mollet de son épouse, éprouve le plus grand mal à donner du plaisir à sa femme qui l'appelle pour pousser l'escarpolette : « À la fin, il y alla et, ayant retroussé les manches de sa

chemise, comme avant d'entreprendre un travail, il mit sa femme en mouvement avec une peine infinie » (p. 145). La caractérisation négative et la comparaison avec un travail aux connotations toujours négatives dans la nouvelle (étymologiquement de *tripalium* « torture ») le désigne, lui et pire que lui, le garçon aux cheveux jaunes, pour un rôle de médiocre si ce n'est de benêt et de cocu, tandis que la caractérisation méliorative fait des canotiers pleinement des hommes avec tous les attributs de la virilité et prépare leurs succès auprès des femmes : leurs bras « nus » sont mentionnés deux fois, leurs mouvements sont le contraire des mouvements du travail, ils ont « une grâce élastique [...] si différente de la déformation qu'imprime à l'ouvrier l'effort pénible » (p. 147).

Si la sympathie du narrateur leur semble acquise, il n'empêche que ces canotiers ont quelque part un petit air canaille et provocant et que leur comportement avec les dames blesse la morale bourgeoise. Toute caractérisation est réversible, car elle dépend de la source interprétante. Les mêmes canotiers, ou leurs semblables, reçoivent une caractérisation systématiquement négative dans « La femme de Paul », nouvelle qui est construite essentiellement du point de vue de M. Paul.

À l'époque de Maupassant, même si le canotage est très apprécié des parisiens, il a aussi mauvaise réputation et se trouve violemment attaqué par certains qui y voient une occasion de tapage et de scandale.

C'est le Manuel des canotiers, rédigé par un « loup de Seine » en 1845, qui conforte bon nombre de personnes dans l'idée que le canotage n'est pratiqué que par des « flambarts ». Et il est vrai qu'« à Chatou, Bougival et Marly, des sociétés d'artistes sérieux et d'artistes amateurs, de jeunes gens du monde et de femmes du demi-monde, font du canotage à la vénitienne, de la façon la plus galante et la plus nonchalante. Là, les canots ne servent le plus souvent qu'à transporter des couples mollement étendus sur des coussins de soie ou de velours dont s'est pourvu le sybaritisme douillet de l'équipage »<sup>6</sup>.

6 Alphonse Karr, *Le Canotage en France* [1858], rééd. 1991, Le Chasse-Marée, p. 52, cité par Alain-Gilbert Guéguen dans « Maupassant, son époque et le canotage », *L'École des lettres*, LXXXVII, n° 5, 1995-1996., p. 24.



Dans la nouvelle, la caractérisation négative s'amplifie à mesure que Paul a le sentiment de perdre sa bien aimée : « Il sentait qu'une chose infâme s'apprêtait » (p. 173). Les canotiers sont d'abord présentés par des images plaisantes, le point de vue n'est marqué par aucun jugement de valeur : « Les femmes, en claire toilette de printemps, embarquaient avec précaution dans les yoles, et, s'asseyant à la barre, disposaient leurs robes. [...] Les rameurs prenaient place à leur tour, bras nus et la poitrine bombée » (p. 164). Mais dès qu'on aborde au lieu de rendez-vous *La Grenouillère* (qui porte son nom authentique et naturellement caractérisant, comme le souligne Maupassant), la vision de Paul l'emporte sur la vision du narrateur et la caractérisation devient systématiquement négative : « Des femmes, des filles aux cheveux jaunes<sup>7</sup>, aux seins démesurément rebondis, à la croupe exagérée, au teint plâtré de fard, aux yeux charbonnés, aux lèvres sanguinolentes, lacées, sanglées en des robes extravagantes, traînaient sur les frais gazon le mauvais goût criard<sup>8</sup> de leurs toilettes » (p. 167).

L'écriture se laisse aller à des effets impressionnistes, préférant la caractérisation par des substantifs qui transforment le vice en une véritable substance morale : « Car on sent là, à pleines narines, toute l'écume du monde, toute la crapulerie distinguée, toute la moisissure de la société parisienne » (p. 168).

Canotiers séduisants et canotiers dépravés, toute caractérisation est réversible du fait qu'elle est liée à un point de vue et à un jugement. Or M. Paul, qui avance vers sa catastrophe personnelle, est « exaspéré, comme soulevé par une jalousie d'homme, par une fureur profonde, instinctive, désordonnée » (p. 171).

Où se situe le narrateur ? On sait que Maupassant aime le canotage et que l'insouciance de la jeunesse le séduit. Mais les tableaux de la cohue, de la bêtise, de la canaillerie sont poussés si loin qu'on peut se demander si le dégoût du narrateur ne rejoint pas celui du personnage, quand hommes et femmes ne sont plus désignés que par leur genre

7 Soulignons l'indication de couleur qui met les canotières au même rang que l'apprenti boutiquier.

8 Soulignons l'hypallage.

(synecdoque généralisante) : « Les femelles, désarticulées des cuisses, bondissaient dans un enveloppement de jupes révélant leurs dessous. [...] Les mâles s'accroupissaient comme des crapauds avec des gestes obscènes, se contorsionnaient, grimaçants et hideux » (p. 178). On peut supposer que le point de vue du narrateur rejoint celui de M. Paul, d'autant plus que le texte oppose dans un contraste saisissant l'agitation des humains à la douceur des paysages : « la danse échevelée s'étalait en face de la nuit pacifique et du firmament poudré d'astres » (p. 178).

150

Les éléments caractérisants inscrivent un point de vue dans le texte que le lecteur doit savoir décrypter avec subtilité, qu'il s'agisse de la vision du narrateur (en général au début de la nouvelle) ou de celle des personnages (qui intervient ensuite).

Au début d'« Une partie de campagne », quand la carriole passe des campagnes ouvrières dévalorisées et stériles – dans une phrase où les adjectifs en groupe ternaire sont suivis d'une identification atténuée : « une campagne interminablement nue, sale et puante. On eût dit qu'une lèpre l'avait ravagée » (p. 143) –, à la vraie nature représentée positivement, le paysage donne l'occasion d'une inscription contrastive dans le *beau* et le *laid*. De manière hautement significative, le jeu de point de vue des personnages se traduit dans le choix des mots qui distribue à l'avance les rôles : M. Dufour parle de « campagne » alors que sa femme s'attendrit sur la « nature » (« M. Dufour avait dit : — “Voici la campagne, enfin !” — et sa femme, à ce signal, s'était attendrie sur la nature », p. 142). Le choix des mots révèle un rapport au monde différent, M. Dufour ne voit dans la journée à la campagne qu'une occasion de bien manger et de bien boire, Mme Dufour est attirée par l'amusement (l'escarpolette) et les beaux hommes aux bras nus.

Sur cette différence de point de vue entre les époux vient se greffer le regard du narrateur : « une admiration les avait saisis devant l'éloignement des horizons » (p. 142), où l'ironie s'exprime à travers les choix de l'actualisation qui fait de « admiration » un mot railleur et de « horizons » un mot poétique. Un jugement intervient explicitement par la suite : « ces bourgeois privés d'herbe et affamés de promenades aux champs cet amour bête de la nature qui les hante

toute l'année derrière le comptoir de leur boutique » (p. 148). La caractérisation révèle l'échelle de valeurs du narrateur. Sa sympathie se tourne évidemment vers ceux qui, glissant vers le plaisir, font de la nature la complice de leurs désirs infinis, la caractérisation négative s'applique aux autres. Seuls le narrateur ou les canotiers peuvent évoquer cette « envie de filer sur l'eau par les belles soirées douces ou les claires matinées d'été, de raser les berges fleuries où des arbres entiers trempent leurs branches dans l'eau [...] » (p. 146). La description des berges, avec son abondante caractérisation méliorative, ne peut pas traduire le regard des boutiquiers qui n'ont jamais réalisé ce rêve qui leur vient à la vue des yoles et ne connaissent d'autre idéal que de prendre du goujon.

La caractérisation construit toujours un effet de point de vue.

Qui donc, dans « Une partie de campagne », peut voir le fiancé d'Henriette comme un « garçon aux cheveux jaunes » ? Il semble dans la première page qu'un regard extérieur décrive la carriole avec ses rideaux relevés et la tête d'un garçon qu'« on apercevait ». Le « on » qui apparaît dans le deuxième paragraphe ne se confond pas avec le « on » familial du premier paragraphe (« On avait projeté depuis cinq mois »), la source du regard reste naturellement indéfinie, bien que cette source semble connaître la famille désignée par son nom, « M. Dufour ». Un passant ne nommerait pas les personnages par leur patronyme, c'est pourquoi le regard extérieur semble se confondre avec celui du narrateur, amusé et en position de recul parce que sa vision de la campagne diffère de celle des boutiquiers qu'il met en scène.

Dans la dernière page de la nouvelle, le point de vue a complètement changé, puisque c'est Henri qui regarde le couple et que la même caractérisation négative appliquée au personnage masculin semble naître de son interprétation du monde qui rejoint celle du narrateur : « Il fut stupéfait en entrant. Elle était là, assise sur l'herbe, l'air triste, tandis qu'à son côté, toujours en manches de chemise, son mari, le jeune homme aux cheveux jaunes, dormait consciencieusement comme une brute » (p. 154-155). Peut-on aller jusqu'à proposer que la tristesse d'Henriette suggère qu'elle aussi voit dans son mari un garçon aux cheveux jaunes ? Et dire que là se cache le pathétique de la nouvelle ?

La caractérisation négative met en place un mépris ironique pour les médiocres, mais ceux-ci ne se recrutent pas exclusivement dans la classe bourgeoise. Les « cheveux jaunes » se rencontrent chez le canotier aussi bien que chez le boutiquier.

La caractérisation négative ne touche pas tous les actants. Il y a des éléments du monde qui apparaissent comme innocents et qui n'entrent pas dans une axiologie. Ces éléments échappent à l'ironie héritée de Flaubert : ni Rose, dans « Histoire d'une fille de ferme », ni Philippe, dans « Le Papa de Simon », ne sont jugés. L'un et l'autre sont des êtres simples qui participent de la force de la nature : Philippe, par métaphore, fait partie de la race des géants, il est « fort, puissant, joyeux » (p. 140), quant à Rose, « cette grande gaillarde si solide » (p. 82), elle est aussi forte qu'un homme.

152

En regardant sur quels personnages s'abat la caractérisation négative, on comprend que l'héritage de Flaubert est revu par une autre sensibilité. La peur de la bêtise ne vise pas seulement la bêtise bourgeoise ou petite-bourgeoise. La bêtise qui est stigmatisée par la caractérisation négative est celle de l'homme en groupe, celle de la foule (« Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré » (p. 135), « Toute cette foule criait, chantait, braillait » (p. 167) qu'il s'agisse des bourgeois intégrés à un groupe social, des canotiers embarqués par le plaisir ou même des enfants de l'école qui se moquent cruellement de Simon parce qu'il n'a pas de papa.

#### BIBLIOGRAPHIE

MOLINIÉ, Georges, *La Stylistique*, Paris, PUF, 1993.

FROMILHAGUE, Catherine et Sancier-Château, Anne, *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Dunod, 1996.

CRESSOT, Marcel, James, Laurence, *Le Style et ses techniques* [1947], Paris, PUF, 1996.

RULLIER, Françoise *Les Genres narratifs*, Paris, Ellipses, 2006.

GUÉGUEN, Alain-Gilbert, « Maupassant, son époque et le canotage », *L'École des lettres*, LXXXVII, n° 5, décembre 1995, p. 17-24.

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	
Anna Arzoumanov et Cécile Narjoux .....	7

### PREMIÈRE PARTIE

#### BÉROUL

Le nom de Dieu dans le <i>Tristan</i> de Béroul	
Stéphane Marcotte.....	15

### DEUXIÈME PARTIE

#### RABELAIS

« Babilbabou (disoit il) voicy pis qu'antan » : L'onomatopée dans le <i>Quart livre</i>	
Romain Menini.....	37

### TROISIÈME PARTIE

#### LA FONTAINE

Les grâces du « vieux langage » : Formes et enjeux de l'archaïsme dans la première livraison des <i>Fables</i> de La Fontaine	
Damien Fortin.....	57
Peut-on interpréter les <i>Fables</i> de La Fontaine?	
Arnaud Welfringer .....	77

QUATRIÈME PARTIE  
SAINT-SIMON

Prédications et portraits dans l'*Intrigue du Mariage de M. le duc de Berry*  
Violaine Géraud ..... 99

De l'analogie dans les *Mémoires*, ou l'*Intrigue* en images  
François Raviez ..... 121

CINQUIÈME PARTIE  
MAUPASSANT

**210** La caractérisation négative dans quelques nouvelles de Maupassant  
Françoise Rullier ..... 141

Maupassant ou le piège de la transparence  
Laure Helms-Maulpoix ..... 153

SIXIÈME PARTIE  
LAGARCE

*Juste la fin du monde*: juste la fin du dialogue?  
Florence Leca ..... 175

« Ce n'est pas connaître cela, c'est imaginer » :  
modalisations et comparaisons ou la méconnaissance de l'autre  
Aude Laferrière ..... 195